

Così vicino... Così lontano

Racconti, fiabe e leggende
della Valle d'Ayas

Anna Brunod, nous offre *Les récits, contes et légendes d'Ayas*. L'ancienne enseignante de la petite enfance, a conté tout au long des années de son activité, en patois, en français et en italien, puisant dans sa mémoire et dans celle des autres. Arrivée à la retraite, elle a voulu sauvegarder ce savoir oral et le publier en s'appuyant sur l'expérience de Rita Decime. Une étude ethnolinguistique très approfondie serait indiquée pour analyser le tissu de thèmes légendaires qui compose ce recueil. Ce n'est pas ici le lieu pour le faire, le temps et la compétence manquent. Qu'il me soit néanmoins permis de faire quelques remarques, d'indiquer quelques pistes de lecture et d'interprétation.

Ce qui frappe d'abord, c'est l'authenticité des récits qui sont relatés sans aucune autre ambition que celle de transmettre encore une fois aux générations plus jeunes ce qui a toujours été compris par Anna Brunod comme un patrimoine ayassin : les légendes et récits de sa commune. Aucune prétention littéraire ou scientifique ne se fait jour, aucun jugement n'est porté, aucun doute n'est décelable. Nul souci non plus de rattacher les motifs légendaires aux collections scientifiques ou simplement proches; les récits sont donnés tels qu'ils ont été dits ou qu'ils ont subsisté dans les mémoires. Nombreux sont ceux qui relatent simplement des faits divers qui ont jadis frappé la communauté locale. D'autres, notamment les récits des sabotiers, ramenés des migrations temporaires des hommes de la communauté, attestent d'une ouverture vers l'extérieur qui ne nuit pas à l'ensemble narratif local mais l'enrichit. Qu'ils soient d'origine cléricale, scolaire ou migratoire, les traits appartenant au patrimoine légendaire valdôtain, piémontais, voire européen et les traces de contes merveilleux dans les récits bien ayassins permettent de penser que, de longue date, la communauté a été réceptive aux apports et courants modernes, sans perdre son caractère propre.

Parmi les récits de faits divers authentiques, parfois enjolivés ou dramatisés au cours des années, se profile *Le roi et l'ours*. À la fin du 18^e siècle, l'homme



fort d' Ayas, Matteo Brunod, tue un ours. Cet acte de courage apparaîtra dans de nombreuses publications mais, à ma connaissance, ce n'est que dans le récit d' Ayas que le courage et la force extraordinaire de cet homme sont autant mis en relief : Matteo Brunod a tué l'ours à mains nues sans avoir recours au solide couteau que chaque homme de l'époque avait en poche. Est-ce un souvenir localement conservé ou plutôt une glorification du protagoniste et avec lui de ses combourgeois ? Les pattes de l'ours qui seront clouées sur la façade témoignent d'un rite usuel dans l'arc alpin du Moyen Âge jusqu'aux "derniers ours" de la fin du 19^e siècle. En fait, de tels témoignages étaient encore visibles, en Valais, au milieu du vingtième siècle. Le récit s'insère parfaitement parmi les récits anciens dits du "dernier ours". Toutefois, ici le chasseur précède le traîneau qui amène la dépouille de l'ours chez lui, et s'élanche vers sa femme pour lui montrer qu'il est sain et sauf et que ce n'est pas lui qu'on ramène sur le traîneau. Ce trait est récent et cette presque imperceptible mise à jour d'un ancien récit, qu'il soit transmis oralement ou le fruit de lectures, démontre qu'un fait historiquement certifié peut être traité de façon vivante.

Autre signe de la capacité d'accueillir la modernité dans les récits : l'histoire de la trompette en carton qui relate un fait récent. Il n'y a que peu d'années que de joyeuses compagnies font la fête à l'alpage devenu auberge occasionnelle. Ce dernier récit, comme celui de la vache nostalgique qui passe un hiver seule à l'alpage, ceux du lynx cruel, de la sainte Vierge des *Sach Féndù* ou du baptême de Létitia, sont au fond des mini-reportages. Les faits quotidiens ne sont pas obligatoirement dramatiques, mais ils ont interpellé les Ayassins. Ces faits divers se sont déroulés dans la commune et ils ont indubitablement été racontés tels qu'ils ont été vécus, sans aucune adjonction de traits légendaires ou merveilleux. Ils nomment les protagonistes et indiquent le lieu de l'action. Ce qui les rend précieux aux lecteurs attentifs, c'est qu'ils révèlent de nombreux traits de la vie quotidienne de jadis, notamment la relative pauvreté des gens de la montagne mais aussi leur savoir faire et vivre, parfois leurs sentiments ou leur foi.

Le récit *La vache du curé de Raconis*, l'un de ces récits que les sabotiers ont ramenés du Piémont, est spécialement significatif. D'une part, on apprend que les Ayassins étaient obligés de s'absenter périodiquement afin de gagner leur vie ailleurs, et pas nécessairement dans des régions riches mais là où leur savoir-faire de sabotier était utile. Ce n'était pas en ville de Turin qu'on avait besoin de sabots mais dans les campagnes besogneuses du Piémont. La situation du paysan qui vole et tue la vache du curé pour sa famille, poussé qu'il est par la misère dans laquelle il peine à nourrir ses enfants, pourrait être celle des sabotiers valdôtains. D'autre part, si le contraste entre la vie pauvre des paysans et la très relative aisance du clergé ainsi que le besoin de pouvoir fêter la fin du carême selon les rites de la

communauté amènent un homme à transgresser la loi en commettant un vol, il est préférable qu'il ne s'agisse pas d'un Ayassin. Le récit étant en patois, la localisation à Racconis est donc indispensable.

Un récit qui part d'une donnée historique et vérifiable est celui de la restauration de l'église paroissiale d'Ayas. Le curé Dandrès qui a été pendant son long ministère un bâtisseur assidu, s'attaque à une grande œuvre: restaurer son église sans en avoir les moyens financiers. L'entreprise terminée, la reconnaissance, voire l'admiration de ses ouailles se concrétise en une légende. Le diable et ses démons ont construit pour le curé avec l'espoir de s'approprier son âme. Comme dans les innombrables légendes alpines de ponts du diable, le curé sauvera son âme par une ruse. Dans le récit d'Ayas, le prêtre réussit à mystifier le diable en envoyant l'un de ses ouvriers diaboliques défaire des rocs à l'aide d'une aiguille, le second devra laver un brin de laine noire jusqu'à ce qu'elle devienne blanche. La destruction d'un roc ou d'un glacier avec une aiguille comme seul outil, est un thème connu. Il apparaît dans de nombreuses légendes parmi les travaux imposés aux âmes en peine pour accéder au paradis. En revanche, faire laver de la laine noire pour la blanchir semble original, teinté subtilement d'humour ayassin : non seulement le curé doit faire appel à sa servante et à l'amie de celle-ci pour se tirer d'affaire, mais Dandrès, suivant leur conseil, leur doit d'avoir sauvé son âme. La légende accorde aux femmes un certain pouvoir voire une supériorité, du moins pour les ruses...

Un fait, la restauration d'une église comme dans ce récit, paraît si difficilement réalisable qu'un thème légendaire, le pacte de travail avec le diable, y est greffé. La construction d'une chapelle ou d'un oratoire par contre reste dans le cadre de la possibilité du constructeur qui s'y voue pleinement et elle ne nécessite aucun soutien, diabolique ou autre.

Lorsqu'une jeune fille doit descendre à Saint-Vincent chercher des médicaments pour son père et que la nuit survient avant son retour, une femme (ou une fée ?) lui procure un compagnon animal doué de la parole qui la protège. Ce thème légendaire me semble autochtone tout comme celui de la défunte apparaissant sous forme d'hermine pour aider son fils à trouver son chemin dans le brouillard. Les peurs de la nuit, du brouillard, des avalanches étaient des réalités qui ne se maîtrisaient que par la foi ou par les explications tirées des légendes ou croyances traditionnelles. Les moyens employés pour permettre une issue favorable étonnent car il ne sont guère connus ailleurs. Les conteurs ayassins ont forgé des traits bien de chez eux, entre réalisme et profonde religiosité. L'homme qui voit son chemin barré par la procession des morts demande tranquillement un passage pour lui et son ânesse. Ce thème est inconnu ailleurs. Sa demande n'est pas entendue et il réalise, plus tard, qu'il aurait dû annoncer trois passages, l'ânesse étant portante. Il ne doute en aucun moment de l'apparition nocturne.

Les sabotiers ont ramené de leurs pérégrinations, adapté et conté des récits de loups-garous, de magie et des contes merveilleux comportant des thèmes légendaires connus comme celui du magnin et du loup. Les métamorphoses, les sorcières et la magie font soupçonner Ali Baba ou Polyphème d'avoir laissé de fugitives traces dans les récits piémontais. On acquiert la certitude que les Ayasins ont su, de manière plus ou moins importante, y imprimer leur caractère et révéler leur imaginaire.

Ce recueil ouvre une petite fenêtre sur un patrimoine insoupçonné, une richesse spirituelle et coutumière que les savants ethnologues déniaient, il n'y a guère que quelques décennies, aux populations paysannes et montagnardes... la chasse au trésor est ouverte.

Rose-Claire Schüle